

## Book reviews

*Claudél et le Japon*, éd. Shichigatsu-dô, Tokyo, 2006. 312 pages.

Publié sous la direction de Shinobu Chujo et Takaharu Hasekura, *Claudél et le Japon* rassemble l'ensemble des communications données à l'occasion du colloque international qui s'est déroulé à la Maison franco-japonaise ainsi que les interventions faites lors de la Table Ronde *Claudél au cœur du Japon* à l'institut franco-japonais du Kansai. Ces deux événements organisés et présidés par Tôru Haga en hommage à Paul Claudél dont le cinquantième anniversaire a été célébré dans diverses régions du monde tout au long de l'année 2005 ont permis de réunir les travaux de chercheurs Japonais, Chinois et Français autour du thème de l'Extrême-Orient dans la vie et l'œuvre du poète.

Le soin apporté à la publication de ces actes agrémentés de deux plaquettes riches en documents et photographies sur le séjour de Claudél au Japon doit être salué. Dans l'une, « Paul Claudél et ses amis peintres de Kyoto », sont reproduites des œuvres admirées de Claudél, notamment des peintures de Tomita Keisen et Seihô Takeuchi dont *Suzhou sous la pluie* qui fut offerte à la France par l'artiste que le poète avait sollicité. S'y trouvent aussi des photographies de Claudél entouré de ses amis peintres. Dans l'autre, « Claudél au Japon », outre une chronologie, figure un ensemble de photographies de l'ambassadeur dans ses fonctions mais aussi dans l'intimité, des *fac-similés* de manuscrits ainsi qu'un cliché de la représentation de *La Femme et son ombre*.

Sa charge de diplomate avait conduit Claudél au Japon, il était normal qu'elle fût évoquée durant ces journées. Dans sa conférence inaugurale, Tôru Haga salue en Claudél l'homme d'énergie tant dans sa dimension de poète que d'ambassadeur. Nobutaka Shinonaga rappelle qu'au Quai d'Orsay, Claudél est alors considéré comme un habile diplomate et replace son action dans le contexte

de la diplomatie française au Japon. Il montre les efforts de l'ambassadeur en vue d'un rapprochement franco-japonais, en particulier sur le plan militaire. Analysant la situation d'isolement politique du Japon à cette époque, Claudel craint un rapprochement entre le Japon, l'Allemagne et les Soviets et met en avant les intérêts à la fois politiques et économiques que les deux nations auraient à nouer des liens plus solides. Nabutaka Shinonaga montre notamment comment l'ambassadeur a joué un rôle essentiel dans la difficile négociation des accords commerciaux entre l'Indochine et le Japon. Il remarque cependant que Claudel ne parvint pas à influencer véritablement sur la diplomatie Shidehara qui avait plutôt opté pour une coopération avec l'Angleterre et les Etats-Unis. Enfin, il resitue l'action de Claudel au niveau des échanges culturels entre la France et le Japon dans le cadre de sa mission diplomatique tout en soulignant que sa qualité de poète lui permit d'appréhender les milieux artistiques et les différentes formes d'art du Japon.

« Ce qui distingue les grands créateurs, c'est le plus souvent une intensité de vie hors du commun » écrit Bernard de Montferrand qui retrace dans son intervention le formidable activisme et le prosélytisme de l'ambassadeur dont la diversité d'intérêt, la sûreté de jugement et la clairvoyance forcent l'admiration. Il le montre aussi dans ses exaspérations face à l'absence de réactivité du Ministère des Affaires Etrangères à l'égard des nombreuses opportunités qu'il signale. L'obsession de Claudel sur le plan culturel était de former de nouvelles générations de japonisants ainsi que de promouvoir l'enseignement du français au Japon. Son action dans ce domaine a passé l'épreuve du temps se félicite Bernard de Montferrand qui rappelle encore la fécondité sur le plan littéraire du séjour de Claudel au Japon : outre *La Femme et son ombre*, mimodrame à mi-chemin entre le Nô et le Kabuki, *Cent phrases pour éventail* dont Arishima Ikuma réalisa les calligraphies, *Protée*, *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, *Réflexions et propositions sur le vers français*, *Poèmes au verso de Sainte Geneviève*, une partie des *Conversations dans le Loir-et-Cher* et la réécriture de la troisième journée du *Soulier de satin*.

Pour Moriyuki Motono, au Japon comme en France, c'est la figure de l'homme de lettres qui prime aujourd'hui, mais comme Nobutaka Shinonaga et Bernard de Montferrand, il admire la synthèse de l'ambassadeur et du poète chez Claudel. Il attire l'attention sur la fierté que les Japonais éprouvent à voir leur art et leur culture appréciés d'Occidentaux comme Claudel. Selon lui, il peut en découler un sentiment de supériorité des Japonais vis-à-vis de leurs voisins asiatiques, sentiment qu'il convient de prévenir ajoute-t-il.

A peine reçu au Concours des Affaires étrangères, le jeune Claudel âgé de vingt-deux ans, demande à être envoyé au Japon. Il verra sa candidature écartée à deux reprises avant d'y être enfin nommé explique Michel Wasserman qui souligne dans sa communication l'influence exercée dans ce choix par la sœur du poète, Camille, qui l'avait initié à l'art japonais.

Né à Paris, cet amour de la peinture japonaise s'approfondira au Japon d'où Claudel fera partir peu après son arrivée un choix d'œuvres pour une grande exposition destinée au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts à Paris. Dans son article, Tomoyo Fukunaga remarque que la plupart des œuvres exposées étaient des tableaux contemporains et s'interroge sur l'inspiration que Claudel a pu retirer de sa fréquentation des peintres de l'École de Kyoto. Mais elle se penche aussi sur l'influence du poète sur l'artiste Séiho Takéuchi très frappé par l'importance que Claudel accordait à la marge laissée dans le *nihon-ga* (peinture japonaise), la considérant comme « substance » à part entière. Elle émet l'hypothèse que le peintre aurait trouvé dans sa peinture une correspondance aux poèmes en manière de *haiku* de Claudel.

Composition synthétique et harmonieuse, expression du mouvement et de l'instant sont les caractéristiques de la peinture japonaise qui, selon Takashi Naito, ont inspiré la création poétique de Claudel durant son séjour au pays du Soleil Levant. Grâce aux jeux délicats de la calligraphie et par les dissociations typographiques qu'il opère sur les mots, Claudel capture l'instant et la forme dans son écriture en embrassant dans *Cent phrases pour éventails* poésie, peinture et nature.

Examinant le journal des années 1921-1927, Sadayo Satomi y retrouve la première ébauche de *Parabole d'Animus et Anima*. Elle concentre son analyse sur les thèmes de la femme et du symbolisme à partir du tableau de Vermeer, *Allégorie évangélique* vu par Claudel à New York en 1931, peinture dans laquelle le poète déchiffre la fresque de sa propre histoire.

Dans sa communication intitulée « Saisons, paysages : le palimpseste biblique au Japon », Dominique Millet-Gérard montre comment Claudel puise dans l'environnement naturel du Japon des clés d'interprétation de certains versets de psaumes. La nature, et principalement l'humidité dans l'atmosphère, opèrent comme de véritables révélateurs de sens ouvrant sur une lecture palimpseste de la Bible à travers le paysage japonais. Dominique Millet Gérard définit encore comme un trait fondamental de l'œuvre et de l'homme l'enracinement de la *cosa mentale* dans la *cosa sperimentale*, expérience vécue du promeneur pour aboutir à la *cosa spirituale* qui s'accorde au plus profond de l'être.

Au cours de sa conférence inaugurale, elle développe l'idée que le Japon fut le révélateur d'une part secrète de lui-même dont il n'est pas sûr, dit-elle, qu'elle se serait révélée sous d'autres cieus. Toujours selon elle, le Japon réveille en lui quelque chose de très ancien et d'enfoui de son propre patrimoine culturel. Plus que tout autre pays, il lui a inspiré des solutions, des idées créatrices. Il n'est pas indifférent que ce soit justement là que le poète ait donné un tour définitif à ses réflexions sur la nécessité de « redonner de l'air, du jeu, au vieux système sclérosé de l'alexandrin français ». Au Japon, c'est par le prisme de la nature que Claudel découvre l'expression poétique du mystère qu'il appartient à l'artiste de révéler dans des formes neuves.

A l'institut franco-japonais du Kansai, elle livre les résultats d'une analyse littéraire et théologique de « Ça et là » dans laquelle elle recherche le lien entre les diverses promenades du poème : promenade japonaise, promenade esthétique et littéraire, promenade polémique et apologétique, promenade poéticienne. Ce poème, dont elle écrit qu'il est un art poétique adressé à soi-même, aspire à la conversion de l'art occidental aux procédés japonais en

même temps qu'une conversion au christianisme de l'Orient. Il contient, conclue-t-elle, tout l'art poétique à venir de Claudel.

Ce volume très riche réunit également des communications sur les séjours de l'ambassadeur en Chine et en Indochine.

Claudiel aime-t-il la Chine? À cette question qu'il pose, Zhongxian Yu répond de manière ambivalente. Il rappelle l'intérêt passionné du dramaturge pour les formes scéniques du théâtre chinois et déclare que la Chine, parce qu'inconnue, était attirante aux yeux du poète sensible à toutes les beautés de ses paysages. Mais il ajoute que « ses idées religieuses le conduisaient à observer et à juger tout d'un œil sévèrement catholique » et qu'il voyait la Chine comme un enfer, « une prison qui se fermait sur elle-même » parce qu'elle excluait la lumière éternelle du Créateur. Selon lui, l'enfer claudélien où d'autres ont vu des réminiscences d'Homère, de Virgile ou de Dante, pourrait également avoir été influencé par les légendes chinoises de Tang Taizong et de Mulian. Il voit dans la descente de l'Empereur aux enfers du *Repos du septième jour* l'empreinte des romans et du folklore chinois. Dans sa seconde communication, Zhongxian Yu, rappelle l'aveu de Claudel donnant la célèbre légende chinoise du Bouvier et de la Tisserande comme origine du sujet du *Soulier de satin* et part des versions françaises disponibles à l'époque pour tenter de retrouver le(s) texte(s) lus par le poète. Ensuite, il souligne à la fois les analogies et les différences entre les deux œuvres.

Les connaissances de Claudel en chinois étaient lacunaires, l'utilisation des caractères dans son œuvre semble se limiter à un intérêt graphique ou ludique, mais il ne faut pas sous-estimer l'intérêt qu'il porta à cette langue et donc à la pensée chinoise, déclare Yvan Daniel dans sa communication sur le premier voyage de Claudel au Japon. Selon lui, la révélation de l'harmonie chez le poète est étroitement liée à la découverte des langues asiatiques, et en particulier du chinois. Claudel s'intéresse par-dessus tout aux *xiangxingzi*, qui fonctionnent comme des pictogrammes. Le lien étroit et direct que ces caractères entretiennent avec l'objet auquel ils renvoient est à l'origine de cette fascination de Claudel pour l'écriture chinoise. Dans « Connaissance de l'Est, Religion du

signe », il écrit : « le caractère est la chose tout entière qu'il signifie ». Yvan Daniel relève par ailleurs l'influence des lectures des « classiques » chinois sur l'œuvre même de Claudel, en particulier sur *Connaissance du Temps* ainsi que des *Souvenirs entomologiques* de Jean-Henri Fabre qui lui offre une image parfaitement cohérente du monde où chaque vie, même la plus petite a son rôle à jouer dans la création.

Angkor Vat avait inspiré à Claudel un grand poème en prose qui disparut dans l'incendie de l'ambassade provoqué par le violent tremblement de terre de septembre 1923 au Japon. La première partie du *Poète et le Vase d'encens* s'efforce de « ranimer » le poème disparu dans la catastrophe. Yvan Daniel ajoute que les évocations d'Angkor sont présentes dans toute l'œuvre, et de manière tout à fait surprenante, dans l'appendice d'*Emmaüs* où Claudel rapproche le temple khmer du temple de Salomon. Distinguant deux types architecturaux en Asie, « la tour » qui évoque Babel et la « boîte » qui rappelle le temple de Salomon, Claudel n'en qualifie pas moins Angkor de temple du Diable tandis que la nature, comparée à l'Eden de la *Genèse*, apparaît comme l'unique manifestation de la beauté. Ainsi l'architecture du site symboliserait-elle le « monde terrassé ».

Dans son intervention, François Lachaud s'interroge sur le paradoxe de l'intérêt porté par Claudel aux religions populaires en Chine et au shintô du Japon alors qu'il ne cache pas son hostilité envers le bouddhisme. Pour Claudel, le bouddhisme est la religion du repli, de l'enfermement, il lui manque l'incarnation qui fait aller de l'avant. La volonté apologétique qui guide sa plume entrave sa compréhension du bouddhisme.

**Diane Henneton**

*Université Nationale Centrale (Taiwan)*